

Lettre du 6 avril 1917

Mes chers parents,

Le courrier d'aujourd'hui, un peu plus abondant que de coutume, m'apporte de vous une carte du 31 et une lettre du 1er avril, six jours pour arriver jusqu'ici, c'est bien long. Et où serons-nous dans six jours quand vous recevrez et lirez ces lignes ?

Je vous écris sous la tente. Nos grands marabouts blancs coniques se pressent dans un bois touffu qui nous protège assez bien des observateurs boches qui se promènent en ronronnant dans le ciel. Voilà déjà quatre jours que nous passons ici. Aujourd'hui et hier, le triste temps des derniers jours a cessé et le soleil déjà chaud s'est montré. Les arbres bourgeonnent et l'on sent le printemps venir chaque matin à travers les chansons des oiseaux.

Nos hommes, toujours ingénieux, ont déployé leurs talents pour s'installer au mieux et pour m'installer. Je dors sur une couchette faite de branches tressées avec, pour matelas, une épaisse couche d'herbe sèche qui fleure encore la résine des bois de sapins où elle a poussé. Et je ne changerai pas, croyez-moi, par ces belles nuits de printemps, ce lit-là pour un lit de plumes. Le vent bruit à travers les arbres, de l'autre côté de la toile et nous berce ; au loin, le canon gronde – mais si loin – et la lune fait au haut de la tente un cône blanc d'où descend une douce lumière.

Peu de travail. Je ne quitte guère mes sabots d'où la paille dépasse comme de ceux de nos paysans.

En réalité, nous attendons. Je ne veux pas le moins du monde vous le cacher, nous serons à coup sûr de la prochaine fête. Et ceux d'entre nous qui n'ont rien vu – ils sont rares – vont assister à un beau tintamarre. Naturellement, il m'est absolument interdit et je me garderai bien de vous dire ce que nous allons faire et où. Sachez seulement que le régiment va avoir dans la prochaine offensive un morceau de choix et que mon bataillon est bien servi : nous aurons l'honneur d'entamer la danse.

Cela va peut-être vous sembler cruel, mais je suis heureux que cette heure sonne et serais navré de n'en pas être. Je n'ai pas le moindre « cafard » ni la moindre appréhension et vraiment je m'étonne parfois de me sentir ainsi.

À vrai dire, cela est aussi le résultat de réflexions dont je veux vous dire quelques mots.

Au début de la guerre, je croyais fermement que le cataclysme irait s'achever par ses appétits contraires, par de gros intérêts opposés. Et je ne voyais guère de notre côté, avec l'Angleterre égoïste et cupide qui se ménageait, la Russie gouvernée par les tsars, l'Italie – louche – je ne voyais guère plus de droit, plus de grandeur et de justice que du côté ennemi. Et je connaissais trop aussi la vénalité de certains de nos gros financiers et le nationalisme de mauvais aloi de tous les crieurs de foire, des comédiens patriotes, camelots royalistes, etc.

Non, tout cela ne m'allait pas et s'il y a quelque chose de changé, j'ai la certitude que c'est moins par la volonté des gouvernements que par l'obscure pression des masses.

Mais voilà que, depuis peu, le conflit s'élargit, devient immense et en même temps se précise.

D'un mouvement admirable et irréversible, la Russie rompt ses chaînes. « Nous

avons assez souffert obscurément, assez longtemps, nous qui avons donné notre travail et notre vie au bénéfice de canailles qui nous trahissaient. La paix, la victoire, nous l'aurons peut-être, mais par nos mains. » Et ils comprennent enfin, après avoir subi la plus grande saignée qu'ait vue le monde, ils comprennent enfin qu'eux seuls peuvent vouloir leur bien, que seuls ceux qui travaillent et ceux qui souffrent peuvent sincèrement essayer d'adoucir leur labeur, de diminuer leurs souffrances, de faire cesser l'œuvre de mort.

Ah ! il y aura sans doute bien des tiraillements, bien des mesquineries, bien des hésitations. Mais le plus gros est fait et le comité exécutif de Saint-Pétersbourg marche sur les traces glorieuses de notre Convention.

Et cependant l'agitation sympathique continue dans le monde entier. La grande démocratie chinoise, encore tout engourdie et maladroite, fait ce geste platonique et superbe : elle rompt toute relation avec l'Allemagne. Enfin, et par-dessus tout, voici Wilson et l'Amérique.

Celui-là, rappelez-vous son message aux puissances de l'Europe en guerre – ce message qui remua si profondément les consciences – sa voix de nouveau s'élève. Une telle hauteur, une telle pureté règnent dans ses paroles que nul ne peut douter de sa sincérité. C'est bien une grande conscience qui se fait entendre et, sans hâte comme sans réserve, il prend place à nos côtés. Vraiment il faut que le ressort moral de nos hommes soit bien usé, bien détendu pour que de tels actes les remuent si peu. Ils ont toutes les excuses : ils ont trop souffert. Mais cela devrait fouetter le sang aux civils. Hé quoi ! Ils assistent aux événements les plus considérables qui aient jamais agité le monde. Chaque jour, de nouvelles forces jaillissent, de nouveaux horizons se découvrent et ils se plaignent de manquer de charbon et d'avoir des cartes !

Sans doute il faut faire un gros effort et se désintéresser un peu de soi-même et de ses habitudes et de ses affections. Mais il ne faut pas boudier l'effort universel.

Pour moi, je suis heureux de vivre cette heure. La Révolution, lente ou violente, que j'avais souhaitée s'accomplit. Par la guerre, sous l'effort tenace des masses, les monarchies tombent, les réformes jaillissent et l'avènement prochain de l'universelle démocratie, pacifique et internationale, n'est plus une chimère, elle se réalise chaque jour.

Le dernier obstacle, l'obstacle suprême qui se retranche, qui s'obstine, c'est l'Allemagne forteresse.

Mais nous l'aurons. Dussions-nous passer encore un hiver, souffrir encore, nous abattons le dernier empereur de la dernière monarchie et nous ferons la Paix, la vraie, la seule, la nôtre.

Et je compte fermement d'ailleurs qu'une partie de l'Allemagne – celle qui se tait et qui souffre, et qui commence à douter, mais qui n'a pas encore renié – je compte que ceux-là viendront au-devant de nous et faciliteront notre œuvre.

Voilà ; voilà pourquoi bientôt, dans dix jours, dans un mois, quand on voudra, je ne rechignerai pas à la besogne et j'irai à la bataille de grand cœur. Je serais heureux si vous partagiez mes pensées. Je voudrais surtout que Marcel s'en imprégnât. Il ne faut pas vivre pour toi, c'est mal, ni seulement pour sa famille, ce n'est pas assez. Il faut vivre pour un Idéal, pour des Idées, des idées à soi, qu'on a prises, mûries. Si tu es savant, choisis le Vrai ; si tu es artiste, choisis le Beau ; si tu n'es ni l'un ni l'autre, fais comme moi : choisis le Bien.

J'avais rêvé que le bonheur des hommes se réalisait par l'universelle démocratie – c'est-à-dire par le gouvernement des peuples par eux-mêmes – non pas qu'un homme en particulier ou une famille ne puisse être heureux dans un autre

*gouvernement, mais il me semblait – et je le crois plus profondément aujourd’hui – il me semblait que la démocratie universelle est une condition indispensable à l’établissement dans le monde d’un peu d’harmonie et de bonheur. Tu as lu le livre de Barbusse : **Le Feu**. J’en sais depuis longtemps par cœur plusieurs passages. Tu es encore bien jeune pour tout comprendre. Mais il faut conserver ce livre et le relire souvent et le méditer. Tu le comprendras mieux chaque jour. Par lui, tu sauras plus tard, quand la guerre ne sera plus qu’un souvenir atroce – je souhaite que ce soit le plus tôt possible – par lui, tu sauras toutes nos misères et l’incroyable somme de souffrance qu’un fantassin français a supportée pendant cette guerre. Et c’est précisément cette misère quotidienne que nous acceptons qui donne du prix à notre sacrifice. Et, comme le dit Barbusse, tout cela, cette boue, toutes ces plaies, tout ce sang ne serait rien si enfin « ces trente millions d’esclaves » comprenaient que leur malheur ou leur bonheur est entre leurs mains et qu’ils n’ont qu’à vouloir.*

Tu mesureras à l’étendue du sacrifice que font pour elles ceux qui meurent, la valeur de ces mots : Égalité, Justice, Démocratie. Croyez-bien, d’ailleurs, que je ne suis pas le moins du monde « un emballé ». Non, je ne serais pas le fils de mon père si je n’étais pas prudent, calme et de sang-froid. Si je me trouve un peu agité dans le fond, j’en fais mon affaire, il n’y paraîtra pas.

Inutile de vous dire que mes hommes ont assez confiance en moi pour que je sois sûr d’eux. D’autre part, je puis bien vous avouer que la compagnie a su trouver « le bon morceau » et que, normalement, tout doit se passer le mieux du monde. Croyez bien que je n’en doute pas. Quant à une date, je ne sais rien. En tout cas, nous avons à coup sûr 15 jours devant nous.

Ce matin, je vous ai expédié, avec le colis promis à Marcel, un mandat, un peu d’argent qui me gênait. Il est probable que je vous en enverrai d’autre. Dans tous les cas, je tâcherai de vous écrire le plus souvent possible. Mais, je vous en prie, ayez assez de confiance en moi pour ne pas vous laisser aller à la tristesse et au découragement et si je ne puis vous écrire chaque jour, faites-moi un peu crédit.

Je me découvre énormément plus bavard que de coutume. Mais il fait bon, ce soir, je suis assez bien installé, mes compagnons dorment et je ne m’ennuie pas avec vous.

Vous non plus, n’est-ce pas ?

À tous mes meilleurs baisers.

Louis.

Mes amitiés à Mme Plas et à ses demoiselles.